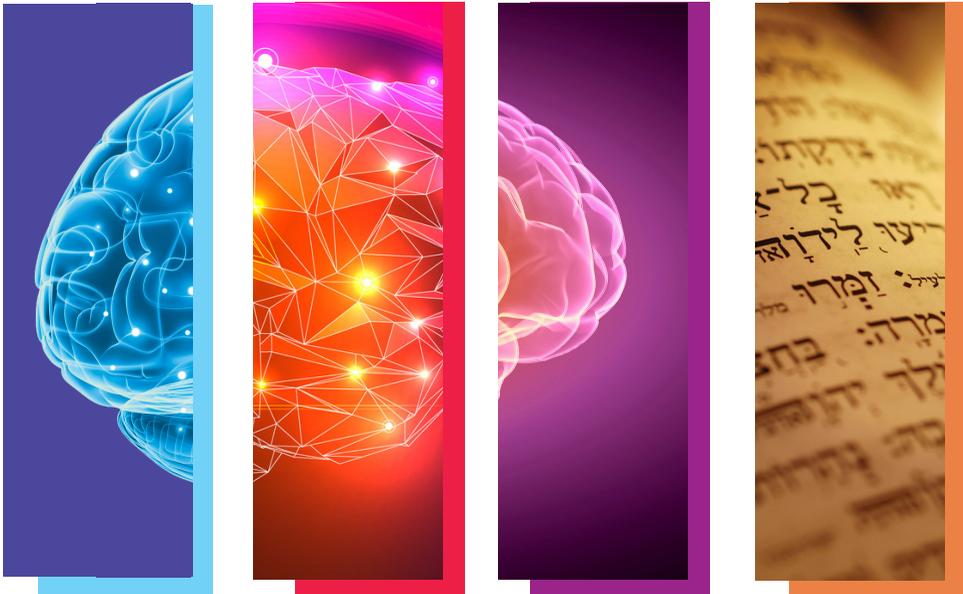


MÉDECINE & SAGESSE JUIVE

DOCTEUR ARIEL TOLEDANO



MÉDECINE & SAGESSE JUIVE

DOCTEUR ARIEL TOLEDANO

EXTRAITS

• EDITIONS IN PRESS •

INTRODUCTION

La Bible, le Talmud et la Kabbale, ces grands textes de la Sagesse juive¹ sont à l'origine de nombreux commentaires qui reflètent de générations en générations le renouvellement de la pensée juive. La diversité des sujets médicaux qui y sont abordés permet de les inscrire dans une vaste réflexion éthique et philosophique du soin.

Réunir en un seul volume les trois ouvrages consacrés à chacun de ces textes fondateurs de la Tradition juive permet ainsi de mieux appréhender mon projet d'étude. Les trois ouvrages sont présentés en respectant l'ordre chronologique de leur parution afin de faire comprendre le cheminement de cette étude initiée il y a quelques années.

Le Talmud est le premier texte sur lequel j'ai commencé à travailler. Mes recherches étaient initialement centrées sur la circulation sanguine. Je souhaitais trouver un passage du Talmud qui abordait la physiologie du cœur et du système circulatoire en général ; j'ai alors découvert un extrait du Traité Houlin du Talmud de Babylone² qui retranscrivait une vive discussion entre deux grands maîtres du Talmud, Rav et Shmuel, à propos de la définition d'un vaisseau appelé *kanah*.

Ces découvertes passionnantes m'ont incité à élargir mes recherches sur l'ensemble des spécialités médicales avec cette fois pour objectif de montrer que le Talmud regorge d'informations médicales, contrairement aux allégations de certains historiens de la médecine qui considéraient que cette médecine était anecdotique.

Plus j'avais dans mon étude et plus je constatais que les informations médicales du Talmud étaient non seulement importantes mais

1. Le texte fondamental de la loi juive est la Torah, qui correspond aux cinq premiers livres de la Bible. On l'appelle aussi Torah écrite faisant la distinction avec l'ensemble des enseignements transmis par voie orale (Torah orale) représentés par les textes du Talmud et de la Kabbale. Ces deux Torah (écrite et orale) ne font qu'une, l'une ne pouvant se lire et se comprendre sans l'autre. Les enseignements oraux ont été consignés au fur et à mesure par écrit pour donner naissance au corpus talmudique et aux écrits de la Kabbale.

2. Houlin 45b.

qu'elles étaient très originales par rapport aux conceptions médicales des grandes civilisations environnantes. La prévention à travers la notion de contagiosité ou encore l'expérimentation permettant de définir la fonctionnalité des organes montrent bien le caractère novateur de la médecine talmudique. Mais ce qui m'a également beaucoup surpris, c'est la capacité des rédacteurs du Talmud à décrire les maladies et leurs symptômes, à l'image des plus grands sémiologistes de l'histoire de la médecine. Cette facilité à décrire les signes des maladies est probablement en lien avec le concept d'amphibologie³ développé par Maïmonide⁴ dans l'introduction du Guide des Égarés⁵, qui part du principe qu'un mot en hébreu a au moins deux sens différents. Par exemple, le mot *oth* en hébreu signifie « lettre » mais aussi « signe ». Ce double sens nous amène à penser que les rabbins du Talmud appliquaient leurs méthodes d'analyses des textes pour parvenir à décrire les signes des maladies. Il s'agit en quelque sorte d'exégèse des corps.

Cette analogie m'a ensuite conduit à faire le lien entre médecine et Kabbale. De même que le médecin tente de révéler les maux du corps, la Kabbale tente de dévoiler les textes. Toute la pensée de la Kabbale s'exerce sur cette dialectique du caché et du découvert, de l'intériorité et de l'extériorité. Cette opposition ou cette complémentarité est au centre de la Kabbale et permet d'établir un lien entre tradition et modernité, à l'origine d'une forme de thérapie centrée sur le pouvoir des lettres. Cette notion de lettres protectrices dans l'imaginaire hébraïque se retrouve dans la première occurrence du mot *oth* dans la Bible. Elle apparaît dans le livre de la Genèse⁶ à propos de Caïn, qui devient un fugitif errant de par le monde après avoir assassiné son frère Abel. « Et l'Éternel marqua Caïn d'un signe (*oth*) pour que personne, le rencontrant, ne le frappât. » Rashi⁷,

3. Amphibologie, du grec *amphibolia*, est une construction grammaticale qui permet à une phrase d'avoir deux sens différents.

4. Moïse Maïmonide, appelé Rambam (1138-1204), est un éminent médecin, philosophe et talmudiste.

5. Dans la traduction de Salomon Munk publiée par les éditions Verdier.

6. Genèse 4-15.

7. Rashi correspond au sigle de Rabbi Salomon ben Isaac (1040-1105). Il est l'un des

le grand commentateur de la Bible, explique que le signe évoqué dans le texte biblique correspond à une lettre du nom divin que Dieu grava sur son front. La deuxième occurrence du mot *oth* apparaît également dans le livre de la Genèse⁸ à propos de l'arc-en-ciel qui est un signe d'alliance (*oth habérith*) entre Dieu et les hommes après l'épisode du déluge.

La Torah est vue comme une succession de lettres dans un parchemin qui ne contient ni voyelles, ni ponctuation. Cette représentation suggère une des grandes découvertes médicales du XX^e siècle : celle de l'ADN⁹, qui correspond aussi à une succession de lettres dont l'ordre d'enchaînement est à l'origine de l'information. Incroyable similitude entre le texte de la Torah et le code génétique qui accrédite cette idée d'une Torah vivante en lien étroit avec une pensée en mouvement à l'image de l'art cinétique de Yaacov Agam. La découverte de l'ADN a aussi permis de rappeler que malgré la grande diversité des êtres vivants, il persiste une caractéristique commune entre eux. Cette notion d'unité se retrouve également à tous les niveaux de la sagesse juive, et particulièrement autour de la symbolique union du corps et de l'esprit qui s'oppose aux affirmations dualistes de la philosophie gréco-romaine. Cette conception primordiale de la médecine moderne, qui vise à envisager le rapport à la maladie dans son aspect à la fois physique et psychique, est très présente dans la Tradition juive. C'est probablement ce qui incite Maïmonide¹⁰ à encourager le médecin à prêter autant d'attention à l'esprit qu'au corps pour obtenir la guérison du patient. Il n'y a donc aucune division entre les notions corporelles et spirituelles dans la Sagesse juive mais une réelle harmonie qui vise à l'unité. Ce principe essentiel se retrouve dans le récit biblique à propos de la création d'un premier homme unique reconnaissant la primauté et la dignité de chaque homme.

plus grands commentateurs de la Bible et du Talmud. Il vivait à Troyes, en Champagne.

8. Genèse 9-12.

9. Acide désoxyribonucléique.

10. Moïse Maïmonide appelé Rambam (1138-1204), est un éminent médecin, philosophe et talmudiste.

Revenir aux textes de la Bible, à ce qui fonde notre civilisation, tel est l'objet du troisième volet de cette étude qui nous amène à découvrir les personnages bibliques à travers leurs rapports à la maladie, à la santé. Cette approche permet de constater le rôle fondamental des écrits de la Bible dans la découverte du sens de l'humain et plus généralement du sens de la vie. Arpenter les écrits de la Bible, c'est accepter de s'interroger et de placer la connaissance comme un acte fondamental. Cette conception de l'identité biblique autour de la connaissance est un des axes principaux de la philosophie maïmonidienne. Certes, Maïmonide fait la distinction entre physique et métaphysique, mais il tient à affirmer l'aspect unitaire de la connaissance. Cette recherche d'unité fait écho à l'expression biblique « *lekh lekha* », qui signifie « va vers toi-même ». Cette injonction faite à Abraham, le père du monothéisme, symbolise le mouvement qui mène vers le chemin de l'unité originelle¹¹.

Être dans l'action, être dans le mouvement, tel est le sens de la vie dans les textes de la Sagesse juive. On pense au proverbe hassidique comparant l'homme à une toupie qui, tant qu'elle est dans le mouvement, reste en équilibre. La vie doit être animée par une activité créatrice rappelant que la racine du mot « *bériouth* » qui exprime la santé en hébreu est « *barah* » qui signifie « créer ». Être en bonne santé, être dans la vie, c'est aller vers une énergie créatrice qui interdit toute forme de résignation ou d'inertie. L'homme, malgré les fatalités du quotidien, doit sans cesse se renouveler en quête de cette unité originelle.

11. En référence au texte de la Genèse (2-7) où Dieu insuffle une âme (*neshama*) dans le corps d'Adam, formant l'unité originelle.

LA MÉDECINE
DU TALMUD

AU COMMENCEMENT
DES SCIENCES MODERNES

EXTRAITS

INTRODUCTION

Le Talmud, précurseur de la médecine moderne

Chaque page du Talmud est le reflet d'une quête infinie du savoir et de la connaissance. Ne rien oublier, tout retranscrire de l'interprétation des textes, tels sont les objectifs que se sont assignés les rédacteurs des traités talmudiques. Leurs discussions, leurs échanges, leurs raisonnements, sont autant de points de vue qui nous interpellent tant par leur modernité que par leur diversité. À travers des exemples concrets liés à la pratique des lois, les rabbins du Talmud développent des concepts généraux qui peuvent être appliqués à de nombreux problèmes très actuels. Nombre de questions soulevées par l'évolution de notre société ont permis d'apporter de nouvelles réponses et seront également à l'origine d'interprétations inédites du texte. Le Talmud n'en finit donc pas d'être révélé. C'est un processus de pensée en mouvement qui, comme le souligne Élie Wiesel¹, n'a pas de fin, chaque génération apportant sa puissance enrichissante. Mais l'on ne peut évoquer cet héritage intellectuel sans rappeler qu'il est étroitement lié à l'histoire des grandes civilisations comme celle de l'Égypte, de la Grèce, de Babylone, de l'empire byzantin, romain, ou encore perse. C'est dans ces hauts lieux de l'antiquité que sont nées et se sont développées les sciences médicales. Les rabbins du Talmud

1. *Et où vas-tu?* aux éditions du Seuil, 2004.

ont nourri leurs réflexions en s'inspirant des découvertes menées par ces grandes civilisations mais aussi en les contredisant ou les enrichissant de propositions nouvelles. Il y a, en outre, dans le Talmud, un grand nombre de notions médicales qui dépassent les connaissances de leur époque, conférant aux maîtres du Talmud un rôle de précurseurs d'une conception médicale aux innovations thérapeutiques et diagnostiques tout à fait originales.

Qu'en est-il de ces conceptions médicales ? Que savaient les sages du Talmud de la reproduction, de la naissance, des règles d'hygiène, de l'anatomie, des maladies et de leurs traitements ?

Pour y répondre, nous allons plonger dans cet océan de la connaissance qu'est le Talmud, véritable encyclopédie des traditions du peuple juif, où le médecin est un des acteurs de la société juive de l'époque.

Auparavant, les prophètes, puis les prêtres, étaient en quelque sorte les médecins du corps et de l'âme des Hébreux de la période biblique jusqu'à la destruction du second Temple de Jérusalem en 70 après J.-C. Moïse (1500 avant J.-C.) peut être considéré d'un point de vue médical comme un grand hygiéniste, aux préceptes novateurs pour son époque puisqu'il préconisait l'isolement des patients atteints de maladies contagieuses et la déclaration des maladies éruptives.

Toutefois, contrairement aux prophètes, les prêtres n'auront qu'une activité de diagnostic, notamment en ce qui concerne la détection de la lèpre biblique (*tzaraath*). À aucun moment, ils n'exerceront d'activités thérapeutiques. Si le texte biblique fait référence à des médecins, il reste extrêmement vague sur leur mode d'exercice.

Ce n'est que dans le texte talmudique qu'apparaissent des rabbins ayant de grandes connaissances médicales, mais également des médecins dont l'activité exclusive est de soigner. Leurs observations et descriptions des maladies sont très précises ; ils n'hésitent pas à pratiquer des expérimentations pour approfondir leurs connaissances.

Pour être sûrs de leurs diagnostics, ils réalisent des tests avec des réactifs chimiques sur le sang et les urines. Ils prescrivent des médicaments mais sont aussi capables d'opérer, de pratiquer des anesthésies, des trépanations ou des amputations, d'inciser des abcès ou de traiter

toutes formes de plaies, de réduire des fractures, ou encore de réaliser des saignées.

Leurs conceptions de la médecine sont différentes de celles d'Hippocrate² et de ses élèves. Les sages du Talmud avaient certainement des connaissances anatomiques plus avancées que celles des médecins grecs ou romains puisque certains d'entre eux n'ont pas hésité à réaliser des dissections sur des cadavres humains malgré les interdits des lois de Moïse à ce sujet. Ils développent des techniques chirurgicales, notamment la chirurgie du crâne ou de l'abdomen en pratiquant des anesthésies, mais aussi la césarienne et, bien évidemment, la circoncision. On peut dire qu'ils sont aussi à l'origine de la médecine expérimentale puisqu'ils étudient les causes et les effets des maladies en réalisant des expériences sur les animaux. Ils décrivent avec beaucoup d'exactitude les maladies et leurs symptômes dans plusieurs traités du Talmud, inspirant la séméiologie médicale, discipline toujours enseignée à la faculté de médecine.

À la différence de l'école hippocratique qui n'a décrit principalement que des symptômes mais ne connaissait aucune maladie hormis la traumatologie (fractures, luxations...), les médecins du Talmud vont décrire plusieurs maladies et atteintes organiques dans l'ensemble des traités talmudiques. Ainsi, même si le Talmud n'est nullement un traité médical, il est émaillé d'anecdotes à travers six mille pages, sur les descriptions des maladies et leurs traitements, sur de nombreux conseils d'hygiène alimentaire et corporelle, mais aussi sur des notions d'anatomie et de physiologie. Toutefois, tous ces passages ont été rédigés dans un but extra-médical, en vue d'améliorer l'observance des lois traditionnelles. Les sages du Talmud vont donc s'attarder sur les maladies des organes afin de respecter les lois mosaïques (lois édictées par Moïse dans la Torah). Étudier les maladies en fonction de l'atteinte de tel ou tel organe, c'est exactement l'objet de la médecine moderne. Ainsi, le but religieux que poursuivaient les rabbins

2. Hippocrate (450 à 370 av. J.-C.) est considéré comme le père de la médecine. Il a fondé l'école de médecine hippocratique qui a révolutionné la médecine dans la Grèce antique, en instituant cet art comme une discipline distincte. Le corpus hippocratique comprend près de 70 traités de médecine, parmi lesquelles *Le Serment d'Hippocrate*, *Le Livre des pronostics*, *Le Régime dans les maladies aiguës*, *Les Aphorismes*, *Airs, eaux, lieux*...

du Talmud les a guidés sur le chemin des sciences modernes et de la médecine d'aujourd'hui.

Il y a quelques années, en faisant des recherches sur l'histoire de la circulation sanguine, j'ai découvert qu'il n'existait aucun traité de médecine juive datant de l'époque du célèbre Hippocrate ou encore de celle de Galien³. C'est en lisant le Talmud que j'ai pu retrouver une somme impressionnante d'observations médicales et de descriptions précises de traitements originaux. J'ai ainsi collecté au fur et à mesure les informations médicales des différents traités talmudiques en les classant par spécialité médicale à l'image d'un traité de médecine classique apportant systématiquement les références permettant d'y retrouver la source scripturaire. J'attache ainsi une grande importance à restituer l'identité de chaque rabbin que je cite à l'image des sages qui ont rédigé le Talmud qui en faisaient un principe fondamental. Emmanuel Levinas⁴ écrivait à ce propos : *« J'ai souvent insisté dans mes commentaires sur l'importance que revêt dans le Talmud la question de savoir, qui a énoncé, qui a transmis telle ou telle vérité. J'ai parlé de l'importance que semble conserver, pour tout énoncé, la personne de l'auteur : non pas pour souligner le caractère subjectif de toute vérité, mais aussi pour ne pas faire perdre, dans l'universel, la merveille et la lumière du personnel, pour ne pas transformer le domaine du vrai en règne de l'anonymat. »*

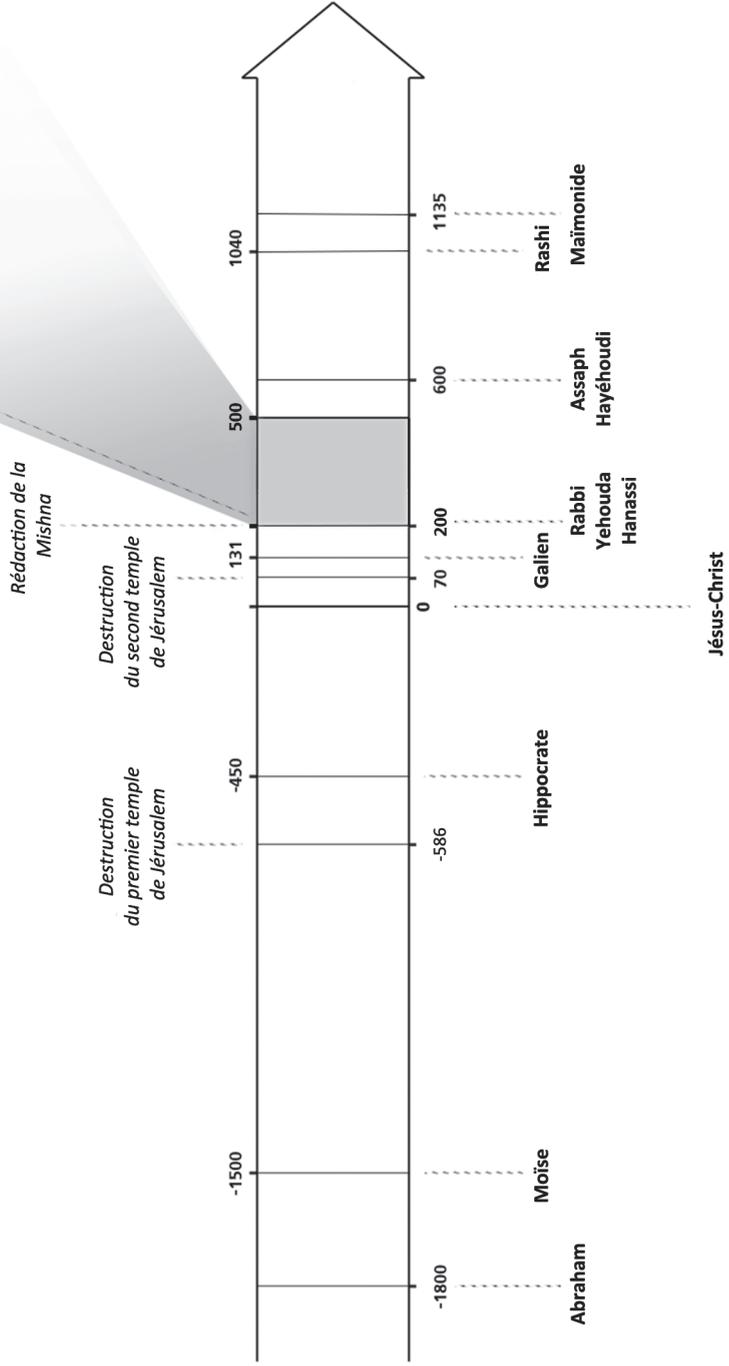
Enfin, ce travail de recherche m'a amené à découvrir plusieurs médecins et talmudistes qui, au fil des siècles, ont pu apporter leur savoir et transmettre leurs connaissances. C'est cette formidable aventure médicale, intellectuelle et humaine que ce livre se propose d'explorer.

3. Claude Galien (129-201), médecin grec qui exerça à Rome. Il est l'auteur d'une œuvre considérable qui selon certains historiens ne compte pas moins de 500 ouvrages dont 83 traités couvrant toutes les disciplines de la médecine. Ses théories ont dominé les connaissances médicales en Occident pendant plus de dix siècles.

4. Emmanuel Levinas, *À l'heure des nations*, éditions de Minuit.

Frise chronologique

Période de rédaction du Talmud



MÉDECINE &
KABBALE

LE POUVOIR DES LETTRES

EXTRAITS

CHAPITRE 4

La physiologie révélée par la dénomination hébraïque : le sens caché des lettres

Les lettres selon la tradition juive ont précédé la création du monde, et il faut arriver à percevoir leurs sens cachés. C'est dans cet esprit qu'il est surprenant de voir que les dénominations hébraïques de l'anatomie révèlent des fonctions inattendues aux organes. Nous allons analyser les structures anatomiques suivantes : l'œil (*hayine*), l'oreille (*ozen*), le nez (*af*), les dents (*shinayim*), le rein (*kliah*), le foie (*kaved*), l'utérus (*rehem*), le cerveau (*moah*) à travers les lettres qui composent leurs dénominations.

L'œil [עַיִן] : source d'eau

L'œil se dit *hayine* en hébreu. Ce mot commence par la lettre *hayine*. L'analyse de l'anatomie de l'œil permet de comprendre que la vision est dépendante d'un bon équilibre hémodynamique entre l'humeur aqueuse et le réseau veineux. En effet, le canal de Schlemm¹ est une structure

1. Friedrich Schlemm (1795-1858) est un professeur d'anatomie de l'université de Berlin qui décrit pour la première fois en 1830 l'existence du canal qui porte son nom à l'origine du drainage de l'humeur aqueuse.

vasculaire encerclant la chambre antérieure² de l'œil et dont la fonction est de drainer l'humeur aqueuse³ vers la circulation sanguine. En cas de diminution du drainage par le canal de Schlemm, le risque de glaucome est important, dû à une augmentation de la pression dans les chambres antérieures et postérieures⁴ de l'œil. Et si la production d'humeur aqueuse n'est pas diminuée, il y a alors risque de compression de la rétine pouvant entraîner une cécité.

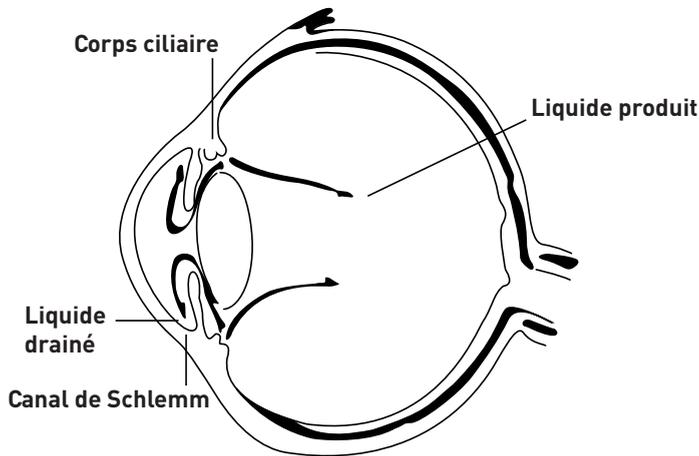


Figure 1 : Production et écoulement du liquide oculaire

Il y a donc bien un lien entre la vision et la production d'eau aussi bien à l'intérieur de l'œil par le biais du canal de Schlemm, mais aussi à l'extérieur de l'œil par la production de larmes. Si l'on analyse les lettres hébraïques (*hayine, yod, noun*) qui forment le mot *hayine* (l'œil), on peut constater qu'ils ont une racine commune avec le mot *mahyane* qui signifie une source d'eau.

-
2. La chambre antérieure se situe entre la cornée et l'iris.
 3. L'humeur aqueuse est composée d'eau, de glucose, d'acide lactique, de vitamine C et de protéines. Elle se renouvelle constamment et a un rôle nourricier, réparateur, régulateur de la pression intraoculaire, et du maintien de la forme de l'œil.
 4. La chambre postérieure se situe entre l'iris et le cristallin.

עין œil
מעיין source

L'oreille [אזן] : équilibre

L'oreille, *ozen* en hébreu, a la même racine qui est constituée de trois lettres (*alef, zaiin, noun*) que le mot *izoun* qui signifie « équilibre », mais aussi de la même racine que *moznayim* qui signifie « balance ». Or nous savons depuis les travaux de Robert Barany, pour lesquels il a obtenu le prix Nobel en 1914, que l'oreille est également l'organe qui contrôle l'équilibre à travers le système vestibulaire.

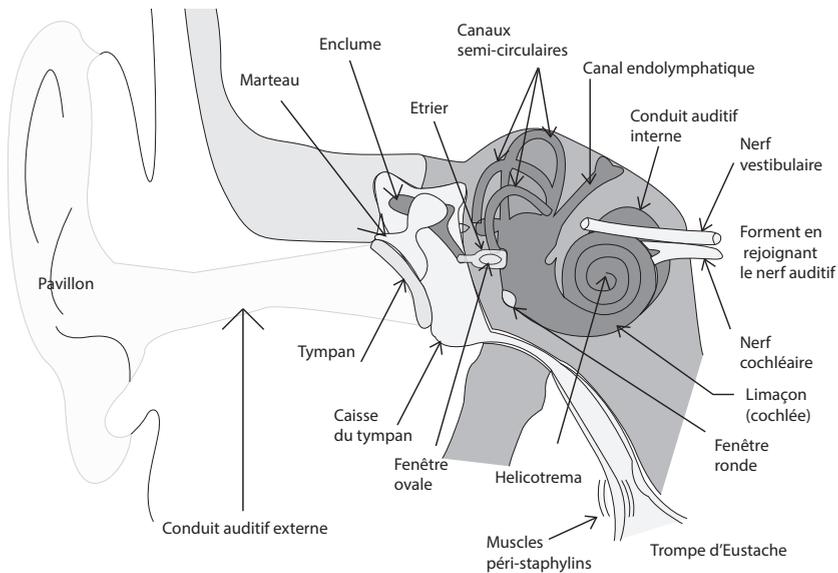


Figure 2 : Anatomie de l'oreille

Le nez [אף] : souffle de vie

Af, qui signifie en hébreu « nez », peut également exprimer la face, ce qui conduit à traduire le verset de la Genèse⁵ sur la création de l'homme par des versions différentes : « Dieu insuffla dans ses narines un souffle de vie »⁶ ou « Dieu insuffla dans sa face un esprit de vie »⁷.

Le nez, au centre de la face, point de départ des voies respiratoires, est à l'origine de la vie selon la tradition juive. La respiration faite par le nez est donc primordiale, ce qui pousse les médecins en cas d'effort à recommander à bien inspirer par le nez et à expirer par la bouche. Le nez intervient dans la perception de l'odorat à travers plus de 5 millions de récepteurs olfactifs permettant de distinguer plus de 3 000 odeurs différentes. Le système nerveux régule cette fonction olfactive, et nous amène à évoquer la notion de colère qui est exprimée souvent en hébreu par le même mot *af*. On peut faire remarquer que plusieurs pathologies liées aux fosses nasales engendrent des troubles du comportement se manifestant par une excitation, une colère.

Les dents (*shinayim*) [שיניים] : 32 voies de la sagesse

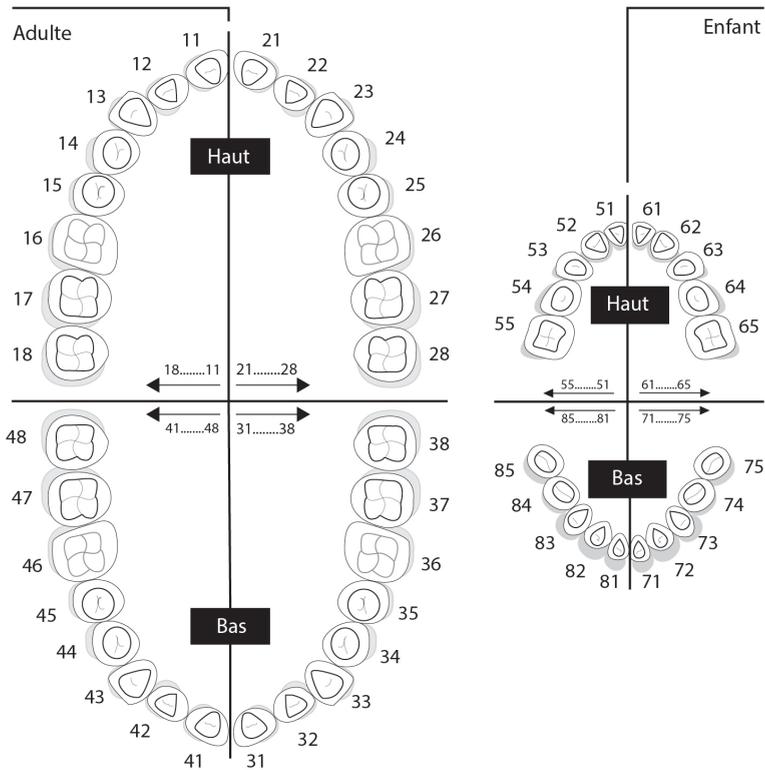
Le mot *shinayim* a la même sonorité que le mot *shenayim*, le chiffre deux ou l'expression de la dualité. En effet, la mâchoire se décompose en deux parties distinctes sur le plan anatomique : le maxillaire supérieur et le maxillaire inférieur, appelé aussi mandibule. Si l'on place un axe de symétrie vertical passant par le milieu de chaque maxillaire, on peut constater que les dents sont alors symétriques deux à deux. Et si l'on associe à cet axe vertical, un axe horizontal, on obtient 4 segments de 8 dents soit 32 dents chez l'adulte.

5. Genèse, chapitre 2, verset 7.

6. Traduction du rabbin Claude Brahami, Éditions Sine-Chine.

7. Traduction du rabbin Elie Munk.

Le chiffre 32 correspond aux 32 voies de la sagesse selon le Sefer HaYésira : c'est probablement ce qui incite les Kabbalistes à associer les dents à l'intelligence et la bouche à la sagesse. La guématria de *shen* [שן] (dent) est 350 qui est aussi la guématria de *sekhel* [שכל] qui signifie intelligence. On pense à la formulation citée dans la *Haggadah* de Pessah à propos de l'enfant « méchant » (*rasha*), « *haké ète shinav*, grince-lui les dents », comme un encouragement à utiliser son intellect.



Le rein (*kliah*) [כליה] : l'élimination

Kliah, « rein », provient de la racine *kalah* qui signifie élimination, anéantissement. La principale fonction du rein est d'éliminer les déchets

de l'organisme (urée, créatinine, acide urique) et des substances chimiques exogènes (médicaments, toxiques). Nous voyons là encore le lien entre l'appellation du rein et son rôle physiologique.

Parmi les substances synthétisées par le rein, la kallitréine⁸ a attiré mon attention, par sa similitude avec l'appellation hébraïque du rein. Cette substance est une enzyme qui régule le tonus vasculaire au niveau du rein en favorisant la dégradation d'une substance appelée kinine. Ce système appelé Kinine – kallitréine (KK) est à l'origine de nombreux travaux de recherches depuis sa découverte.

Le foie (*kaved*) [כבד] : le plus noble des organes

Kaved, signifie en hébreu « lourd », « pesant ». On peut faire remarquer que le foie est le plus lourd des organes, il pèse 1,6 kg en moyenne alors que le cœur ne pèse que 300 g. Il est considéré dans la tradition juive comme le plus noble des organes ; c'est probablement dû au fait que son appellation évoque la notion d'honneur, de respect, *kavod* en hébreu, ou encore que sa correspondance numérique soit associée au chiffre 26, celui du Tétragramme.

L'utérus (*rehem*) [רחם] : vecteur de lendemain

L'utérus, la matrice correspond à l'habitable premier de tout individu. *Rehem* signifie la miséricorde, le calme, le lien maternel. *Mahar* (מחר) qui signifie « demain » en hébreu est l'anagramme du mot *rehem* (רחם). L'utérus comme vecteur de lendemain...

La correspondance numérique de *rehem* (*resh*-200, *heth*-8, *mem*-40) est 248 qui correspond au nombre d'os que constitue un squelette humain selon la tradition talmudique. L'utérus est donc bien l'organe créateur. Pour arriver à se reproduire l'homme doit passer par le *rehem*. La correspondance numérique de l'homme (*adam*-45) et celle du mot « crée » (*bara*-203) est aussi égale à 248.

8. Découverte de la kallitréine, par l'équipe de E. Werle à l'institut de Munich en 1930.

Le cerveau (*moah*) [מח] : mémoriser et effacer

Le cerveau est le centre du système nerveux, capable d'intégrer des informations, de contrôler la motricité et d'assurer les fonctions cognitives. Il est constitué de 100 milliards de cellules nerveuses qui communiquent entre elles par des signaux électriques appelés influx nerveux. La dénomination en hébreu du cerveau vient de la racine *mahah* qui signifie « effacer ». Nous savons que le cerveau est le support structural et fonctionnel de la mémoire et qu'il existe deux types de mémoire : une à court terme et une à long terme. Mais quel lien pourrait-on avoir entre la notion d'effacer que nous suggère la dénomination en hébreu et au contraire celle de mémoriser ? Notre cerveau traite des multitudes d'informations chaque jour. Il fait donc un tri entre ce qui doit être absolument conservé en mémoire et ce qui peut être oublié. Ce tri est fondamental pour le bon fonctionnement du cerveau qui doit effacer certaines informations de sa mémoire pour maintenir des ressources disponibles afin d'acquérir de nouveaux apprentissages et informations.

MÉDECINE & BIBLE

PORTRAITS INÉDITS
DE PERSONNAGES BIBLIQUES

EXTRAITS

CHAPITRE 2

L'art médical dans les civilisations environnantes de la Bible

On ne peut aborder la médecine dans la Bible sans évoquer l'art médical dans les civilisations environnantes comme la Mésopotamie, l'Égypte et la Grèce. La Mésopotamie et l'Égypte ont laissé un grand nombre d'écrits médicaux qui permettent de se faire une idée précise des soins pratiqués à cette époque. Enfin, même s'il s'agit d'une période bien plus éloignée, il est important d'évoquer la Grèce car elle est à l'origine de la première école de pensée rationnelle des soins autour d'Hippocrate, en instituant la médecine au rang d'une profession à part entière. Ces quelques informations sur la médecine des civilisations environnantes permettront de voir les analogies qu'il peut y avoir entre elles mais aussi de constater les originalités des prescriptions bibliques.

La Mésopotamie : des praticiens guérisseurs

Mésopotamie signifie en grec « au milieu des fleuves »¹ – référence au Tigre et à l'Euphrate, les deux principaux fleuves de l'Irak contemporaine. C'est sur les rives de l'Euphrate que s'est développée la cité d'Ur, ville d'origine de la famille d'Abraham. Le texte de la Genèse raconte

1. *Mésos* = milieu et *potamos* = fleuve.

les pérégrinations d'Abraham depuis Ur, berceau de sa famille, jusqu'à Harran où Dieu lui dit : « Quitte ton pays, ton lieu natal et la maison de ton père, et va au pays que je t'indiquerai »². Cette terre promise s'avérera être la terre de Canaan qu'Abraham sillonne en passant par les villes de Beersheva ou encore celle d'Hébron, dans laquelle il sera enterré avec son épouse Sarah. C'est donc au sein de la civilisation mésopotamienne que naît le premier patriarche de la Bible. Quelles étaient les connaissances médicales de cette époque ? Elles sont attestées par de nombreux documents écrits en sumérien ou en akkadien sur des stèles et tablettes, témoignant d'une vie médicale très riche et diversifiée. Le code de Hammurabi daté de 1750 av. J.-C., qui est le texte juridique le plus complet de la Mésopotamie antique, aborde sur plusieurs articles le statut ainsi que la responsabilité des médecins.

Contrairement à ce qu'affirmait Hérodote³, il existe bel et bien à cette époque, comme le décrit le code de Hammurabi, des guérisseurs, appelés *asu* et *asipu*. La distinction entre ces deux types de praticiens n'est pas très claire. Certains historiens, avec comme chef de file E. K. Ritter⁴, pensent que la démarcation est très nette dans l'approche médicale de ces deux types de praticiens. L'*asipu* est un expert magicien qui interprète les

2. Genèse, chapitre 12, verset 1. En hébreu, l'expression *lekh lekha*, traduite ici par « quitter », est en fait une forme d'interprétation du texte qui exprime l'injonction divine qui vise à encourager le départ. Mais, si l'on s'en tient à une traduction littérale, on devrait plutôt traduire *lekh* par « va » et *lekha* par « vers toi », soit « va vers-toi » (un commentaire de cette expression est abordé dans le chapitre 8 de la première partie).

3. Hérodote, historien grec du V^e siècle avant J.-C., écrivait que les Babyloniens n'avaient pas de médecins et qu'ils exposaient les malades sur la place publique pour profiter de l'expérience des passants. Voici un extrait des Histoires d'Hérodote traduit par Philippe-Ernest Legrand aux éditions des Belles Lettres : « ils portent les malades hors de leurs maisons ; car ils n'ont pas de médecins. Les passants, donc, s'approchent du malade et lui donnent des conseils au sujet de sa maladie, s'ils ont souffert eux-mêmes d'un mal pareil au sien ou s'ils ont vu un tiers en souffrir ; venant à lui, ils lui conseillent et l'engagent à faire ce qu'ils ont fait eux-mêmes ou vu faire à quelque autre pour se tirer d'une semblable maladie. Il leur est défendu de passer outre auprès du malade en silence et sans lui demander quelle maladie il a ». Il semblerait que cette attitude n'était pas généralisée.

4. Ritter, E. K. (1965). *Magical Expert (= asipu) and Physician (= asu)*, *Notes on Two Complementary Professions in Babylonian Medicine. Assyriological Studies*, 16, pp. 299-321.

signes des maladies à travers des données métaphysiques et *l'asu* aurait une approche plus rationnelle des soins plus en phase avec une conception moderne de la médecine. Par contre, Hector Avalos⁵ attribue également à *l'asu* une dimension métaphysique. Notons une similitude entre *asu* et la dénomination araméenne du médecin : *asya*. Samuel Kottek⁶ note que nombreuses dénominations anatomiques en hébreu sont proches de la terminologie akkadienne. Le terme même d'akkadien ou *ummanu*, qui signifie « artiste suprême », évoque le mot *ouman* en hébreu, « artisan ». On peut citer aussi « la côte », *tséla* en hébreu et *tselû* en akkadien, « l'œil », *aïn* en hébreu et *enu* en akkadien, ou encore « le foie », *kaved* en hébreu et *kabittu* en akkadien. Rappelons l'importance du foie dans la tradition mésopotamienne qui considérait cet organe comme le siège de la vie.

L'Égypte : formules magiques et remèdes

Nos connaissances sur la médecine égyptienne proviennent essentiellement de papyrus retrouvés et minutieusement traduits, parmi lesquels celui d'Ebers, du nom de l'égyptologue allemand Georges Moritz Ebers qui l'a acheté en 1862 à un Égyptien qui déclarait l'avoir trouvé entre les jambes d'une momie à Thèbes. Le papyrus d'Ebers aurait été écrit en 1550 av. J.-C. et représente la plus volumineuse compilation de connaissances médicales de cette époque avec plus de 700 formules magiques et remèdes. Les Égyptiens estimaient que les maladies étaient dues à un esprit malfaisant qui s'était emparé du corps du malade et qu'il fallait chasser. Ils avaient essentiellement recours à de la magie. Rappelons que

5. Avalos, H. (1995). *Illness and Health Care in the Ancient Near East: The Role of the Temple in Greece, Mesopotamia, and Israel*. Harvard Semitic Monographs 54. Atlanta: Scholars Press.

6. Samuel Kottek est né en 1931. Il est professeur émérite d'histoire de la médecine à l'université hébraïque de Jérusalem. Il est l'auteur de nombreux articles sur l'histoire de la médecine et de plusieurs ouvrages parmi lesquels *Medicine and Hygiene in the Works of Flavius Josephus* (Leyde, Brill, 1994) et *La Bible, la santé et l'hygiène* (Glyphe, 2012). Il est le rédacteur en chef de la revue *Korot*, organe de la société israélienne d'histoire de la médecine.

les prescriptions de Moïse dans la Bible interdisaient l'utilisation de toute forme de magie ou de sorcellerie, ce qui était totalement à contre-courant par rapport aux civilisations environnantes, qu'elles soient égyptiennes ou mésopotamiennes. Les praticiens égyptiens prononçaient des formules au cours de rites mêlant incantations et port d'amulettes. La pharmacopée était très importante, avec l'utilisation de substances médicamenteuses très variées tirées essentiellement des végétaux, des minéraux et des animaux. Parmi les substances végétales, on retrouve l'encens, les mandragores, le baume et la myrrhe, évoqués à plusieurs reprises dans la Bible.

La Grèce : Hippocrate, le père de la médecine

C'est avec la civilisation grecque représentée dans le domaine médical par le célèbre Hippocrate (460-370 av. J.-C.) que la médecine est considérée comme une profession à part entière, indépendante des pratiques religieuses et reposant sur une base rationnelle. Hippocrate développe la théorie des quatre humeurs (le sang, la lymphe, la bile jaune et l'atrabile ou bile noire) pour expliquer l'origine des maladies. Il n'est plus question d'évoquer une quelconque origine divine mais plutôt un déséquilibre des humeurs du corps qu'il faut rétablir pour tenter d'obtenir la guérison. L'arsenal thérapeutique est assez sommaire, voire plutôt palliatif.

L'école hippocratique se fondait principalement sur les capacités du corps à pouvoir retrouver l'équilibre originel grâce à des mesures simples comme le repos ou quelques règles hygiéno-diététiques. Une des grandes formules d'Hippocrate, que tout médecin aujourd'hui encore doit avoir à l'esprit, est « *Primum non nocere* ». Cette règle en latin signifie : « d'abord, ne pas nuire » issue du *Traité des Épidémies* (I, 5) d'Hippocrate, qui définit ainsi le but de la médecine : « Face aux maladies, avoir deux choses à l'esprit : faire du bien, ou au moins ne pas faire de mal. » C'est une règle que je garde toujours à l'esprit dans mon exercice quotidien. Ainsi, quand j'envisage un traitement médicamenteux ou une option chirurgicale quelconque, ce qui m'importe, c'est que les risques envisagés par la mise en route de ce traitement soient moins importants que le risque évolutif de la maladie ; dans le cas contraire, il faut s'abstenir de toute proposition. En dehors de ce principe fondateur de la médecine, ce qui caractérise à

mon avis l'école d'Hippocrate c'est aussi la description des symptômes généraux permettant d'établir un pronostic des maladies en se fondant sur les données recueillies par l'observation détaillée de cas similaires. Les ouvrages de l'école hippocratique appelés Corpus hippocratique, formant près de soixante-dix traités de médecine, vont être largement diffusés à travers de nombreuses traductions et contribuer à faire d'Hippocrate le « Père de la médecine ».

CONCLUSION

« Soigner, c'est dire espérance »

« Le désespoir n'existe pas. Ne jamais se décourager ! Si tu crois que l'on peut détruire, crois aussi que l'on peut réparer. »

Rabbi Nahman de Braslav.

Depuis l'Antiquité, la médecine tente de prévenir et de soigner les maladies de l'homme. Le premier malade de l'Histoire atteint d'une affection mortelle selon le Talmud¹ serait le patriarche Jacob. Depuis lors, les maladies sont, comme l'écrivait le philosophe Georges Ganguilhem², les instruments de la vie par lesquels le vivant se voit contraint de s'avouer mortel.

Cette notion de finitude corporelle rappelle à l'homme sa condition mais aussi ses propres limites. C'est par cette expérience de la crainte de la mort que Franz Rosenzweig avait établi sa critique de la réalité comme totalité. Stéphane Moses, dans sa préface au livre du philosophe, *L'Étoile de la rédemption*³, expliquait que cette critique trouvait sa source à travers deux expériences qui sont toutes deux de nature religieuse : « L'angoisse devant la mort où l'homme prend conscience de sa finitude essentielle, et l'expérience personnelle de la Révélation, où il se découvre dépendant d'une altérité absolue qui le dépasse infiniment ».

1. Baba Metsia 87a.

2. Georges Ganguilhem, *Écrits sur la médecine*, Seuil.

3. Franz Rosenzweig, *L'Étoile de la rédemption*, Seuil.

La conscience de notre propre finitude est le reflet d'un questionnement permanent. « Qu'est-ce que vivre ? Celui qui cherche une réponse à cette question trouvera réponse dans la Bible », écrivait Abraham Heschel⁴. En effet, ce qui fonde une vie pleine de sens, c'est l'humanité et l'espérance qui sont les deux grandes idées qui caractérisent de manière significative les écrits de la Bible. Emmanuel Levinas⁵ disait que « l'humanité est biblique », expliquant que les textes de la Bible ont une place importante dans la découverte du sens de l'humain.

Réfléchir au sens de la vie, au sens de l'humain, est fondamental pour un soignant qui tente de trouver des réponses face aux difficultés qu'il rencontre dans l'exercice de la médecine. Mais ce questionnement ne doit pas occulter cette notion d'espérance qui fonde l'esprit de la Bible et l'identité juive ainsi que l'écrivait Edmond Fleg⁶ dans un de ses derniers livres intitulé *Nous de l'espérance*, publié en 1949 : « L'espérance, c'est la confiance d'Israël. Il n'est pas le seul à la connaître, mais il a été le premier à l'enseigner. Elle colle à son âme, à ses nerfs, à sa peau, comme la mémoire d'une expérience ancestrale, personnelle et continue. C'est que l'histoire de ses pères, lointains ou proches, qui se poursuit dans sa propre histoire, ne peut, pour lui, s'ordonner sans elle. Il est son témoin, sa mesure sous le ciel : plus elle meurt, plus il meurt. Plus il vit, plus elle vit. » André Neher⁷ expliquait que son travail d'éducateur se fondait sur un principe : « Enseigner, c'est dire espérance ». Je pourrais écrire à mon tour : « Soigner, c'est dire espérance », car la pratique de la médecine vous permet de constater avec humilité qu'il n'y a aucune règle immuable, que tout malade peut défier un pronostic sombre. Le fonctionnement humain ne peut s'expliquer totalement, ni être toujours expliqué par la rationalité ou le pragmatisme. Il faut rester confiant et toujours espérer. Tel est le sens des écrits de la Bible.

4. Abraham Heschel. *Dieu en quête de l'homme, philosophie du judaïsme*.

5. Entretien avec Elisabeth Weber publié dans un ouvrage intitulé *Questions au judaïsme* publié aux éditions Desclée de Brouwer, 1996.

6. Edmond Fleg (1874-1963) est un écrivain, penseur, romancier, essayiste et dramaturge à l'origine d'une œuvre prolifique centrée sur le judaïsme.

7. André Neher (1914-1988) est l'un des plus grands penseurs du judaïsme français du XX^e siècle.

MÉDECINE & SAGESSE JUIVE

DOCTEUR ARIEL TOLEDANO

*« Soigner, c'est donner de l'espoir à ceux qui sont malades.
Et pour aider mes patients, pour trouver la force d'exercer mon métier,
être pleinement à leur écoute, j'ai besoin de renouveler cette étude
émerveillée des textes sacrés qui refusent toute forme de résignation. »*

Les textes de la sagesse juive apportent de précieuses informations médicales qui surprennent par leur diversité et leur modernité. À travers la Bible, le Talmud et la Kabbale, Ariel Toledano nous propose un voyage au cœur des textes sacrés du judaïsme.

Emprunt d'une pensée soucieuse d'altérité, il explore les textes et dévoile leur infinie richesse en matière de connaissance médicale afin de les inscrire dans une vaste réflexion éthique et philosophique du soin. Découverte de concepts précurseurs de la médecine moderne dans le Talmud, interprétation du pouvoir des lettres de l'alphabet hébraïque dans la Kabbale et portraits inédits de personnages bibliques : ce triptyque constitue une étude approfondie des textes anciens sous le regard d'un médecin du XXI^e siècle.

Une passionnante aventure médicale, intellectuelle et humaine, et une redécouverte des textes fondateurs du judaïsme.

Ariel Toledano est médecin vasculaire. Il est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages médicaux. Il enseigne l'Histoire de la médecine à l'Université René Descartes (Paris V). Il est également l'auteur : *La médecine du Talmud* (In Press, 2014), *Médecine et Kabbale* (In Press, 2015), *Médecine et Bible* (In Press, 2017).



ISBN: 978-2-84835-417-0
29,50 € TTC – France
www.inpress.fr